
BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉROS 43 ET 44. — NOVEMBRE ET DÉCEMBRE.

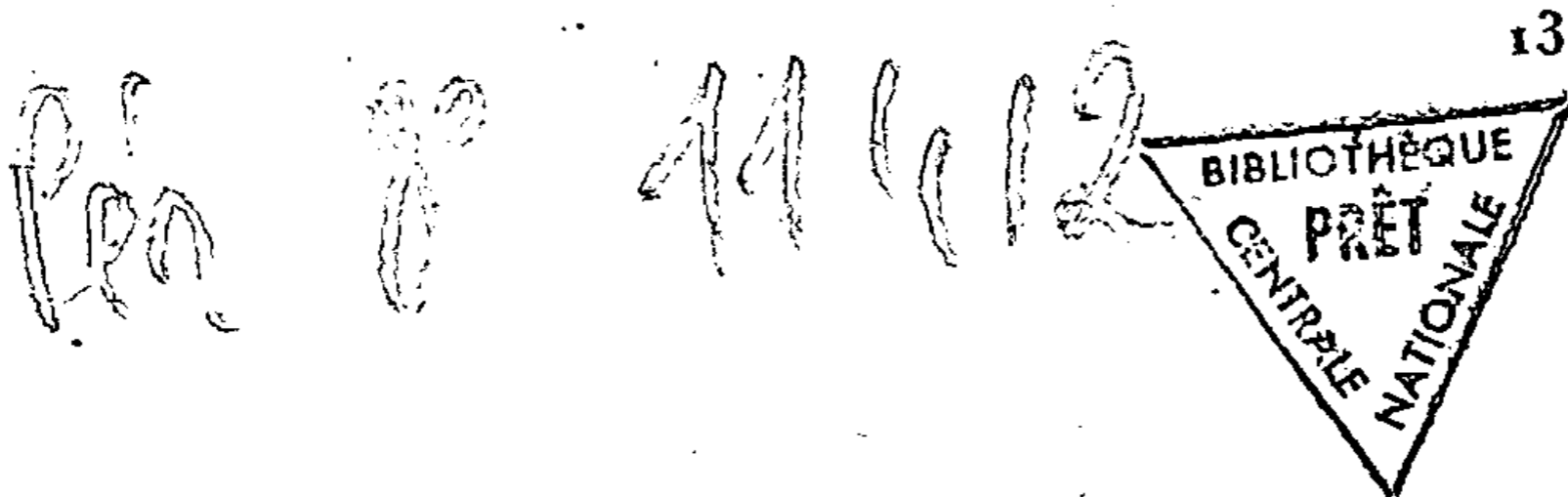
PREMIÈRE SECTION.

REVUE.

*COUP-D'OEIL sur les provinces d'Ava cédées aux Anglais
par le dernier traité de paix.*

LES provinces de Ye, Tavai et Merguy, récemment soumises à la domination britannique, ont été rarement visitées par les Européens et sont très-peu connues. C'est ce qui nous engage à publier les renseignemens suivans, puisés dans des notes prises sur les lieux, ou extraits d'ouvrages peu répandus.

Ces provinces forment une étroite bande de terrain d'environ 300 milles de longueur, 50 de largeur, et 15,000 de superficie. Elles sont bornées à l'ouest par la mer, et à l'est par une chaîne de montagnes qui les séparent du royaume de Siam. Ces montagnes, par une ligne continue, mais irrégulière, se prolongent depuis une branche de l'Himalaya jusqu'à la pénin-



sule de Malacca. La chaîne principale est flanquée de plusieurs parallèles, qui diminuent en hauteur à mesure qu'elles se rapprochent de la plaine. Les vallées, extrêmement étroites, reçoivent de nombreux ruisseaux dont la réunion forme des rivières très-rapides, coulant d'abord au S. O., puis directement à l'O. jusqu'à la mer. Les pics les plus élevés peuvent avoir 5,000 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Ils sont couverts de forêts, ainsi que le reste des montagnes dans lesquelles vivent disséminées, les tribus sauvages, peu nombreuses et indépendantes des Karians.

La province la plus septentrionale est Ye, qui touche au territoire de Martaban; vient ensuite Tavai, dans laquelle on était dans l'usage de comprendre la première; celle de Merguy, qui confine avec la péninsule de Malacca, est la plus méridionale. Le long de la côte, une suite de petites îles, beaucoup plus nombreuses vis-à-vis Merguy, composent l'archipel de ce nom.

Lorsque, pour la première fois, les Européens visitèrent ces contrées, elles appartenèrent en partie à Pégou, et en partie à Siam : Ye et Tavai au premier, Merguy au second. Vers le milieu du seizième siècle, les Péguans s'emparèrent de ce qui appartenait aux Siamois, prirent la capitale, et réduisirent en captivité la famille royale. Le roi s'étant empoisonné, les Siamois recouvrèrent leurs possessions environ cinquante ans après les avoir perdues; mais dans le commencement du dix-septième siècle, toutes les côtes jusqu'à Tennasserim, tombèrent de nouveau au pouvoir des Péguans. Il paraît que Tavai devint indépendant dans les premières années du dix-huitième siècle; car, en 1752, il fut ouvert des négociations entre le gouverneur du fort Saint-Georges et le *roi de Tavai*. En 1760, les Birmans envahirent le pays, pillèrent Merguy et Tennasserim; Alompra, leur chef, mourut à Martaban : mais en 1763, les mêmes Birmans soumi-

rent les différens districts, dont ils ont conservé la possession jusqu'à ces derniers temps. Pendant toute cette période, et jusqu'aux relations établies entre Madras, Ava et Pégou, en 1750, tous les documens présentent ces provinces comme le théâtre du commerce le plus actif, leur sol comme extrêmement fertile, et habité par une population industrielle, et inoffensive. Toutefois l'invasion des Birmans a produit les effets ordinaires de la conquête de cette nation : la population est réduite à un petit nombre de misérables, le commerce est presque anéanti, et des cantons dont le riz était le grand article d'exportation, nourrissent à peine le peu d'habitans qui en cultivent le sol.

La petite province de Ye est bornée au nord, par Kiaup-Kyageé (1), au sud par le Kaleeng-Aung, canton de Tavai; les montagnes et la mer sont ses limites à l'est et à l'ouest. On y comptait 5,000 habitans; mais cette population a beaucoup diminué par suite de la guerre et des déprédations des Siamois qui profitaient des divisions intérieures pour enlever les cultivateurs. Ces derniers se sont réfugiés à Tavai, ou dans les lieux soumis au pouvoir britannique, et la province entière n'offre plus qu'une triste solitude, où l'on voit, de loin en loin, quelques champs de riz peu étendus et mal cultivés.

La ville est située sur une montagne, et celle-ci s'élève, en quelques endroits, à cent pieds au-dessus de la rivière qui baigne sa base du côté du sud. Le sol et le climat sont également favorables à la culture. Le bois de construction pour les petits bâtimens, est abondant et de bonne qualité. Les autres productions du pays sont à-peu-près les mêmes que celles de Tavai.

(1) Nous suivons l'orthographe anglaise pour les noms de lieux.

La province de Tavai, Dawai ou Dawe, noms qu'on lui donne également, est bornée au nord par Ye, au sud par Tennasserim, à l'est et à l'ouest par les montagnes et la mer. La ligne de démarcation, au nord, est la rivière de Pou-Thyne ou Hengha, à soixante-dix-sept milles nord de la ville de Tavai; celle du sud est une chaîne de montagnes élevées. La province est divisée en soixante-dix-huit districts, dont seize sont compris dans le fort. La population s'élève en ce moment à 20,000 âmes, ce qui n'est guère que la moitié de ce qu'elle était avant la conquête des Birmans. La partie cultivée n'excède pas cinquante milles carrés; tout le reste est en friche ou couvert de forêts.

La ville de Tavai est située sur la rive orientale de la rivière du même nom, et à vingt-huit milles de son embouchure. De nombreux bas-fonds obligent les bâtimens de s'arrêter à environ seize milles de la ville; mais les prames, les jonques et les petites barques viennent y aborder, et les Chinois ont des chantiers pour la construction et le radoub de ces sortes d'embarcations. Vis-à-vis l'île des Crabes, où mouillent les vaisseaux, et à environ douze milles de l'embouchure de la rivière, on pourrait construire des chantiers pour des bâtimens tirant cinq fathoms d'eau.

Le fort consiste en deux circonvallations de murailles éloignées l'une de l'autre de 500 à 800 toises. L'intérieur, construit en briques, embrasse environ deux milles et demi de tour. L'extérieur entoure seulement les côtés du nord et de l'ouest. A chaque point du compas est une porte très-solide. Tavai, située dans un bas-fond, est inondée pendant la saison des pluies; mais il serait aisé d'effectuer l'écoulement des eaux et de rendre ainsi la ville plus salubre. Il y a tout auprès, du côté de l'est, quelques hauteurs qui présentent une excellente position militaire.

La province est plus boisée que les autres parties de la côte. Elle est arrosée par de nombreuses rivières, qui courent sud et ouest, à la distance de deux ou trois milles l'une de l'autre. Les principales sont :

La Hengha, qui sépare les provinces de Tavai et Ye. Elle a environ vingt-cinq yards de largeur, et ses rives s'élèvent de neuf à dix pieds. Elle coule à la mer du versant oriental des montagnes, et le flot y remonte jusqu'à environ vingt milles.

La Henzah, à environ dix-sept milles au sud de la précédente, longe la base d'une chaîne de montagnes peu élevées, dans la direction du sud; elle tourne ensuite droit à l'ouest, et se jette dans l'Océan, après avoir reçu plusieurs ruisseaux. Elle a environ soixante-dix yards de largeur et se trouve encaissée dans un lit de vingt à trente pieds de profondeur.

La Tavai sort de la même chaîne de montagnes, et gagne au sud jusqu'à Kalian, à quarante milles de la capitale. Là, elle se dirige au sud-ouest pour se rendre à la mer. Elle est navigable pour les grandes barques, jusqu'à cinquante milles au-dessus de la ville, où elle a, pendant le mois d'avril, deux pieds de fond et douze yards de largeur. La hauteur de ses rives varie de trente à trente-cinq pieds.

Le sol de Tavai ne vaut pas celui de Martaban, mais est supérieur à celui de Merguy; et ne demande qu'à être cultivé pour devenir éminemment productif. Les champs qui bordent la rivière, se composent d'une argile compacte, et présentent peu de terre végétale. Ceux qui bordent les collines, sont gras dans quelques cantons et légers dans d'autres. Toutes les îles offrent des terrains d'alluvion.

Le riz, qui a toujours été la principale production de ce pays, est cité, par tous les voyageurs, comme le principal article d'exportation pour tous les ports de la côte, depuis la partie la plus septentrionale, jusqu'à Malacca. On l'expédie éga-

lement pour la côte de Coromandel, de l'autre côté de la baie. Lors de leur prise de possession du pays, les Anglais eurent à craindre que les récoltes ne pussent suffire à la consommation annuelle; mais l'état de paix a déjà produit les plus heureux effets, et l'on espère que la moisson s'élèvera désormais à cinq fois au-delà de la consommation. Elle était jusqu'à présent de 2,400 *coyans de paddy*, en riz non mondé; elle s'élèvera dans l'année courante à 12,000 *coyans*; et l'on assure que dans les bonnes années elle doit être de 20,000, c'est-à-dire huit fois la quantité nécessaire à la population actuelle.

On cultive à Tavai du tabac d'assez bonne qualité, mais à peine en quantité suffisante pour la consommation de la province; le produit peut cependant en être augmenté. Les habitants sont tous des fumeurs déterminés, et l'on voit des enfans de deux ou trois ans tenir la cigare à la bouche avec autant de gravité que les vieillards. On cultive aussi l'indigo, mais beaucoup moins que ne pourraient le permettre le sol et le climat, particulièrement favorables à cette plante. On en préparait, près de Rangoon, d'une qualité supérieure, pour les marchés européens. La canne à sucre est au nombre des végétaux du pays, mais elle n'est pas d'une bonne qualité. Le poivre croît surtout dans la partie occidentale où l'on voit aussi quelques noix muscades. Le bétel, cultivé dans les jardins, vient spontanément dans les champs en friche. Les autres produits végétaux sont l'arèque, le cardamome, le myrobolan, et plusieurs écorces et racines médicinales. Il y a une immense variété d'arbres de haute futaie, dont quelques-uns servent à la construction des bâtimens. On peut retirer de la province une quantité de sel indéterminée, et se procurer par les Karians, du miel, de la cire et des dents d'éléphants. Les îles voisines fournissent en quantité ces nids d'oiseaux renommés pour leur goût délicat.

Le métal le plus commun à Tavai, est l'étain que l'on ex-

ploite encore en ce moment dans une épaisse forêt, à une journée de la ville. Il y a aussi d'autres mines ; mais jusqu'à présent on s'est peu occupé de leur exploitation, quoique le bas prix des vivres et l'abondance des combustibles rendent leur position très-avantageuse.

Les travailleurs, pour s'épargner la peine de creuser un sol très-compact, préfèrent en général de passer au crible le gravier et le sable d'un ruisseau appelé Boa-Ben-Chaung. Ils sont toujours une vingtaine à l'ouvrage, et ils choisissent un d'entr'eux pour les diriger, en l'exemptant de tout autre travail. Chaque ouvrier porte avec lui, en partant de Tavai, une provision de vivres, et les outils nécessaires, c'est-à-dire un couteau de bois, une pioche, un bassin en bois d'un pied de diamètre, et quelques moitiés de noix de cocos. Son premier soin, en arrivant sur les lieux, est de se construire une petite hutte. Il pend le bassin à son cou, et attache à sa ceinture les coquilles de noix de coco. Il remonte ainsi le lit du ruisseau, qui a deux ou trois pieds de profondeur, et laisse le bassin atteindre le fond. Il le remplit avec les pieds ou les mains en se baissant dans l'eau. Il se retire et lave le contenu sans s'éloigner de l'endroit qu'il a choisi. Le minerai demeure au fond, sous la forme d'un sable noir. Chaque lavage, qui dure environ dix minutes, produit rarement de quoi remplir une coquille de coco. Le plus gros échantillon souvent ne pèse pas une drachme. La taxe sur le produit était autrefois de dix pour cent.

Les mines sont au milieu d'une épaisse forêt; les éléphants détruisent quelquefois les huttes des ouvriers, mangent leur provision de riz, et les obligent à revenir à Tavai. Les travaux ne commencent guère qu'à neuf heures du matin; car, avant ce moment, l'atmosphère est humide et froide. Le thermomètre de Fahrenheit, exposé à la température, ne donne que

65°, tandis que celle de l'eau est de 68° à 70°. Pour se préserver de l'influence du froid et de l'humidité, les ouvriers prennent de l'arèque et de l'opium, mais de ce dernier en petite quantité.

Ils fondent le minerai aussitôt leur retour à la ville, et font les médailles qui ont cours dans le pays. Quarante-quatre de celles-ci valent une roupie, soit de Madras, soit de Sicca, quoiqu'en général le peuple n'en donne que quarante pour une roupie de Madras.

On retirait autrefois de l'étain de plusieurs autres endroits, notamment de Maghe, sur la route de Merguy, et d'une mine près de Yenge, à sept milles au sud de Mendal.

Les mines de Tavai ne sont probablement pas les bornes du filon métallique au nord. On le trouve, dit-on, à Martaban. Sur le golfe de Siam, ce filon cesse au 13° degré de latitude nord.

On fond le minerai dans de petits fourneaux en terre. On retire cinquante pour cent de métal; mais on pourrait certainement obtenir un résultat plus avantageux, en perfectionnant la manipulation. Le minerai de la partie de l'est, donne de soixante à soixante-cinq pour cent.

La province nourrit un grand nombre d'animaux, tant sauvages que domestiques. Parmi ces derniers, les buffles, dont la force égale la douceur, sont d'un usage général. Les bêtes à cornes sont peu nombreuses. Les forêts sont peuplées d'éléphants, de rhinocéros, de loups, de singes, de daims et de sangliers. On mange la chair de ces deux derniers animaux.

La plupart des meilleurs fruits de l'Orient se retrouvent à Tavai. Les jardins produisent l'ananas, l'orange, le melon, le fruit du *musa paradisiaca*, le mangostin, le dorian ou durion, etc. Ces deux derniers ne se trouvent pas au nord de la pro-

vince. Le mangostin s'exporte à Rangoon et à Martaban. Le dorian est très-recherché à la cour d'Ava. Le climat et le sol de Tavai sont également favorables aux végétaux de l'Europe.

Les marchés du pays sont assez bien approvisionnés. Outre les produits indigènes, on y trouve des épiceries, de la coutellerie, des draps, des merceries et du papier. Parmi les objets que fournit le sol, on peut compter le tabac, la cire, la laque, les patates, les ignames, les champignons, d'excellent gibier, la chair du sanglier et du buffle, les tortues, et une foule de légumes. Les Birmans ne mangent pas autant de riz que les habitans de l'Hindoustan. Leur cuisine convient assez aux Européens. Ils font deux repas par jour, l'un à midi, l'autre dans la soirée. Ils servent dans des soucoupes ou dans des assiettes de laque rouge, mangent en général avec les doigts, aiment beaucoup le vinaigre et les épices, et prennent leur principal repas au coucher du soleil, habitude contractée par suite de leur vie agricole. Les habitans de Tavai admettent volontiers les Européens à leur table. Ils sont en général d'une grande sobriété; ils s'interdisent les liqueurs spiritueuses, les mets délicats, tous les objets de luxe, et mènent une vie sédentaire, sans fuir cependant la société et les plaisirs honnêtes.

La propriété des terres paraît n'avoir d'autres titres que la prescription, car il n'existe pas d'actes écrits. Il est permis à chacun de défricher autant de terre qu'il veut, et d'en disposer à son gré. Cette propriété passe à ses enfans; mais s'il l'abandonne pendant quelque temps, toute autre personne peut s'y établir, et le premier possesseur n'est admis à faire aucune réclamation. Le Gouvernement percevait un droit de dix pour cent sur les grains, qu'on déposait dans un grenier public jusqu'à ce qu'un officier, appelé Keysou, eût reçu le montant de la contribution. Des taxes en nature étaient encore prélevées

sur la cire, les dents d'éléphants, etc., et en argent sur les noix de cocos, l'arèque et le sucre. Ces taxes n'étaient pas arrêtées, mais dépendaient presque entièrement du caprice du Miwoon, ou gouverneur de la province, dont il paraît que les émolumens ne se composaient que de ce qu'il pouvait extorquer aux habitans. Tout ce qui n'était pas nécessaire à la nourriture et à l'entretien des troupes était vendu, et tous les trois ans on en faisait passer le montant à la cour d'Ava. Mais son principal revenu se composait de ce qu'elle se faisait rendre par les gouverneurs, lorsqu'ils étaient rappelés.

Le commerce de Tavai n'a pas eu beaucoup d'extension depuis quelque temps, et ne s'est fait que par quelques bâtimens, de Penang, de Rangoon, de Merguy, ou du pays même. Les habitans de Tavai se servent de barques non pontées portant de deux à quinze coyans, et avec lesquelles ils se hasardent à suivre la côte jusqu'à Martaban, par les plus gros temps de la mousson. Il ne se passe pas d'année sans qu'il en périsse un grand nombre.

Les rivières et les ruisseaux qui parcourent l'intérieur des forêts, y facilitent la construction des barques et des prames. Pour cinq cents roupies on peut en établir une du port de quinze coyans. Les charpentiers du pays, sous la direction d'un ouvrier européen, sont en état de terminer un bâtiment de deux cents tonneaux, dans toutes les proportions qu'on peut désirer.

Le tabac et le coton de Martaban et de Rangoon, sont importés à Tavai. On y envoie de Penang, les marchandises d'Europe, les armes à feu, la poudre à canon, la mousseline ainsi que la porcelaine, la noix de betel, le sucre et les épiceries.

Les objets d'exportation sont le riz, l'étain, la cire, l'ivoire, la poterie, les nids d'oiseaux, etc., etc.

Le Gouvernement retirait du commerce un droit de cinq pour

cent sur les articles d'importation, et de six pour cent sur ceux d'exportation. Mais les présens exigés par les officiers chargés de percevoir ces droits en augmentaient beaucoup la valeur. Depuis quelque temps, les revenus du sol et ceux du commerce étaient d'un bien faible produit; et le peuple doit s'estimer heureux de jouir enfin intégralement de ses propriétés et de sa liberté individuelle, tandis qu'on va s'occuper à développer les ressources de la province.

Quoiqu'on donne le nom de Merguy à la partie de la Péninsule qui touche à Tavai, ce nom n'appartient qu'à la capitale. La province s'appelle Tennasserim ou Tannathare. L'ancienne capitale, actuellement en ruines, portait le même nom; il est fréquemment cité par les premiers voyageurs qui parcoururent le pays.

Le Tennasserim, proprement dit, est séparé de Siam par la prolongation de la chaîne orientale des montagnes. Il est borné à l'ouest par la mer, au nord par Tavai, et séparé, au sud, des possessions siamoises, par un petit district appelé Prindoug. La côte est abritée de la mousson du sud-ouest, par les îles élevées et rocailleuses de l'archipel de Merguy.

La ville de ce nom s'élève dans une île formée par des branches des rivières Goulpia et Tennasserim, à l'endroit où elles se jettent à la mer et près de l'embouchure de cette dernière. Des champs incultes et marécageux s'étendent au sud. Elle est sur une colline de 130 pieds au-dessus du niveau de la mer : sa population de huit mille habitans, répartie dans ses six quartiers, peut être considérée comme une grande partie de celle de la province. Les maisons de Merguy sont construites, selon l'usage des Birmans, avec des poteaux et des solives en bois, des bambous et des nattes.

Placée sur une hauteur, elle reçoit, pendant le jour, les

brises rafraîchissantes de la mer, et pendant la nuit, le vent de terre, plus frais encore. A l'ombre, on n'y éprouve jamais une chaleur trop forte. Une preuve de la salubrité du pays, c'est que les malades européens qu'on y envoie de Rangoon, s'y rétablissent promptement. Le thermomètre, à midi, pendant les temps de la plus forte chaleur, c'est-à-dire entre le mois de mars et celui de septembre, monte rarement jusqu'à 84°.

Le port de Merguy est vaste, sûr et commode, et l'entrée et la sortie en sont également faciles, par les deux moussons, pour tous les navires, quel que soit leur tirant d'eau. La mousson du sud-est domine sur la côte depuis le 15 mai jusqu'à la mi-novembre. Les pluies commencent dès le milieu de juin, et continuent avec force et sans interruption jusqu'aux premiers jours de septembre. La mousson du nord-est règne pendant le reste de l'année, et le temps est alors extrêmement agréable. Il tombe des ondées toutes les cinq ou six semaines.

Ainsi que les deux provinces dont nous avons parlé précédemment, celle-ci est couverte de jungles. Le peu de terres cultivées touchent aux bords de la rivière. Les récoltes ne suffisent pas aux besoins de la population, toute faible qu'elle est. Ce n'est plus le temps où le chef de Tènnasserim était, selon l'expression d'un voyageur, *seigneur d'un peuple nombreux et d'une riche contrée*.

Le sol de la province n'a pas été examiné avec assez de soin pour qu'on puisse exactement en déterminer la qualité. Dans le voisinage de Merguy, il se compose, en quelques endroits, d'une argile rouge, et en d'autres, d'une décomposition de quartz et de granit. Il ne paraît pas très-fertile, puisqu'il ne donne, dans l'année qu'une seule récolte de riz. Les moyens d'arrosements artificiels sont entièrement inconnus, et tout le système de culture est très-imparfait. La récolte ne rend que trente pour

un. On prétend que pendant long-temps Merguy a tiré des grains de Tavai ; ce qui est peu probable.

Plusieurs rivières traversent la province ; les principales sont la Goulpia et la Tennasserim déjà citées. La première a sa source à environ quarante milles de Merguy, et forme les limites de l'île au nord-est et à l'est-sud-est. Elle a plusieurs milles de largeur près de son embouchure. La Tennasserim sort des collines au nord-est de Tavai, et coule jusqu'à la hauteur de cette ville, au milieu d'une étroite vallée, dont la largeur suffit à peine au libre passage des eaux. Elle court ensuite parallèlement à la côte, jusqu'à l'est de Merguy ; tourne alors tout-à-coup à l'ouest, et se jette dans la mer par deux embouchures. La branche du nord est navigable ; mais celle du sud présente des dangers.

L'ancienne capitale de la province est située sur cette rivière que peuvent remonter, jusqu'à ce point, des bâtimens de cent trente tonneaux. Elle est entourée par une muraille de quatre milles de circonférence ; mais presque toutes les maisons sont abandonnées. Cependant quelques habitans y sont rentrés, rassurés par une garde qu'on a placée en cet endroit.

Les productions de Merguy sont à peu près les mêmes que celles de Tavai. On n'y cultive ni le tabac ni l'indigo ; mais une belle et forte espèce de canne. On n'en retire pas de sucre. Le coton est réservé aux manufactures du pays, et l'on exporte le kasumbha. Les fruits sont aussi beaux que variés. L'ananas, l'oranger, le citronnier sont indigènes. Quoiqu'il n'y ait pas de forêts considérables, le bois de construction, les bambous et les rotins y sont communs. On voit peu d'arèques et de muscadiers, mais le palmier nipa (*nipa fructicans*) est très-abondant. On en extrait le toddy dont on retire une espèce de sucre : il donne aussi, par la fermentation, la seule

liqueur spiritueuse connue des Birmans, et dont toutes les classes font usage. C'était autrefois un article considérable d'exportation. Voici ce qu'en dit César Frédéric, un de nos anciens voyageurs : « Le principal objet du commerce de *Mirgim* est » le nyppa. C'est un vin fait avec le produit d'un arbre appelé » nypper. On en obtient, par la distillation, une liqueur aussi » claire que le cristal, d'un fort bon goût, et très-stomachique. » Il lui attribue aussi des qualités médicinales que nous nous dispenserons de rapporter.

Les autres articles d'exportation sont le bois de sandal et l'aloès. Un article plus important est le bois de sapan. L'arbre croît en grande quantité dans la partie haute de la province, surtout auprès de l'ancien Tennasserim, entre la principale branche de la rivière et une autre moins considérable. Il est aisé de le transporter à Merguy en le faisant flotter sur l'eau. L'arbre à suif abonde dans les forêts. Nous ignorons si le benjoin est encore au nombre des productions du pays. Barbosa, qui était à Tennasserim en 1516, dit qu'on en exportait deux espèces de benjoin; et César-Frédéric, en 1585, écrivait : « Chaque année, dans le port de Mirgim, on fait des chargemens de bois de sapan, de nyppa et de benjoin. »

Un des produits naturels les plus intéressans de Merguy, est l'étain, plus abondant qu'à Tavai. On le retire de la colline de Merguy, sous la forme d'un beau sable noir, ainsi que de quelques endroits assez près de la ville. On n'exploite le minerai que pendant la saison des pluies.

Les forêts qui couvrent les montagnes orientales et qui s'étendent le long de la frontière de Siam, ne sont pas sans importance; elles fournissent plusieurs articles intéressans apportés par les hordes qui en partagent le séjour avec les animaux sauvages.

Les Karians ou Korrans, tribus errantes qui préfèrent l'indépendance des bois à la gêne qu'impose le séjour des cités, forment une grande partie de la population de Merguy et de Tavai. Ils sont probablement alliés aux tribus des forêts de Siam; mais ils n'ont pas tous la même origine, car quoique le nom de Karians leur soit indistinctement appliqué, ils diffèrent autant les uns des autres que des Birmans. Ceux de Tavai et de Merguy parlent un idiôme qui leur est propre, et qui, quoiqu'il se rapproche plus de celui de Siam que de ceux d'Ava et de Pégou, diffère néanmoins de tous les trois. Au reste, le peu de communications qu'on a eues jusqu'à présent avec eux, ne permettent guère de connaître leurs mœurs et leur nombre. Les Karians fournissent les marchés d'ivoire, de cire, de miel, de cardamome et autres articles. La grande quantité d'éléphants qui peuplent les forêts permet de se procurer de l'ivoire en abondance; mais ce commerce n'était pas fort encouragé, car, sur deux dents d'éléphant, le Gouverneur birman en prenait une comme lui revenant de droit, et achetait l'autre au prix qu'il fixait lui-même.

On trouve le miel et la cire dans les creux des arbres des forêts, et dans les crevasses et les fentes des rochers. Il y a deux espèces d'abeilles. L'une, très-petite, construit ses cellules dans le creux des arbres, et se sert rarement de son aiguillon. L'autre, plus grosse, suspend ses gâteaux aux rameaux des arbres et aux voûtes des rochers; on ne doit l'approcher qu'avec précaution. Anciennement, chaque famille de Karians était obligée de donner annuellement au Mi-Woon, une viss de cire.

Les Birmans se servent de l'huile de sésame pour la cuisine, pour des frictions, et pour brûler. Vingt-deux paniers de graine donnent un *picol* d'huile, mesure d'Ava. Il est une autre es-

pèce d'huile qu'on emploie à lustrer les cheveux. Le cardamome croît spontanément dans les forêts; les Karians seuls connaissent les endroits où on le trouve. Mais des produits plus importants encore, viennent des îles voisines de la côte de Tennasserim. Elles ont été rarement visitées, et nous croyons devoir en donner quelques détails.

Les îles qui se trouvent en face de Merguy, présentent, dans leur partie orientale, beaucoup de terrains plats et quelques champs cultivés. Mais celles qui sont au nord, à l'entrée du détroit de Forrest, sont formées, ou de rochers nus, ou de collines pierreuses et couronnées de bois. Les unes et les autres ne présentent pas de plaines, et sont absolument impropres à toute espèce de culture. On trouve sur la plupart quelques ruisseaux d'une eau excellente, et les flots qui les baignent abondent en huîtres délicieuses et en poissons de différentes espèces. Un fond de corail entoure ces îles, et s'en éloigne tantôt à la distance de vingt yards, tantôt à celle de deux cents.

Les canaux qui les séparent sont généralement très-profonds, et l'on trouve même jusqu'à huit à dix brasses à une encablure du rivage. Le granit, mêlé de calcaire et de mine de fer, et quelquefois coupé par de grosses veines de quartz, se montre dans la plupart des rochers. Dans quelques endroits, le grès et le mica noir dominant.

Lambi ou Domel, appelée aussi l'île Sullivan, paraît avoir été placée trop au nord par le capitaine Forrest, car elle est par les $11^{\circ} 3'$ de latitude nord, au lieu de $11^{\circ} 21'$ où l'indique la carte de ce navigateur. Elle a environ vingt milles de longueur sur douze de largeur, et présente presque tous les caractères des autres îles situées plus au nord. Ses hauteurs n'ont pas plus de cinq cents pieds, et ses bords sont couverts de rochers. Les collines laissent entr'elles des vallées étroites, et la

terre qui couvre leurs flancs doit être très-favorable à la végétation; on y voit de grands arbres et des bruyères:

De la côte de Domel, on découvre distinctement la terre ferme de Tennasserim, et les collines les plus rapprochées de la mer. Elles ne sont pas aussi élevées que celles qui sont plus au nord, et ne dépassent pas 3,000 pieds. Le pic le plus haut est vis-à-vis l'île d'Hastings, au nord de l'embouchure de la rivière Kra.

A l'extrémité nord de l'île Saint-Mathieu, est une vaste rade où pourraient mouiller les plus gros vaisseaux. Elle est formée par cette extrémité de l'île d'une part, et au sud et à l'est par plusieurs îlots. Elle est abritée de tous les côtés, mais les profondeurs du mouillage n'ont pas encore été portées sur les cartes. A quelque distance de la côte, on ne trouve guère moins de dix-sept brasses, et de huit à dix près du rivage. Un fort beau détroit s'ouvre à l'ouest, entre les îles Phipps et Russell. Quelques-unes des îles du groupe auquel appartient celle d'Hastings, et dont elle est la plus longue, paraissent plus escarpées que celles dont il a déjà été question. Les îles Hastings et Phipps peuvent être considérées comme formant les extrémités est et ouest de l'entrée de cette superbe rade. On trouve une eau excellente à environ cent-cinquante yards de la côte. L'île est peuplée de cochons sauvages et de pigeons. Le figuier des Banians est d'une beauté remarquable, et les rotins, les bambous rampans et les nipas y abondent.

L'île Saint-Mathieu ou de l'Eléphant, élevée et montagneuse, est entièrement couverte d'épaisses forêts. On n'y voit pas de plaines sur les côtes du nord et de l'est. Le pic le plus haut de l'île peut avoir de 3,000 à 3,200 pieds. Ainsi que l'île de Domel, celle-ci renferme plusieurs vallées, mais qui ne doivent avoir que la largeur nécessaire pour laisser écouler jusqu'à la

mer les torrens des montagnes. A en juger par l'escarpement de la partie occidentale des autres îles, il est à croire que celle-ci se termine du même côté, à-peu près de la même manière. Plusieurs élévations semblables au pic de Saint-Mathieu, existent sur la terre ferme, en face de l'île, qui, du reste, paraît inhabitée.

Une race, appelée par les Birmans Chalome et Pase, est répandue sur tout l'archipel de Merguy. Mais la terreur que lui inspirent les Malais et les autres pirates, a contraint ce malheureux peuple à adopter un genre de vie errante. Pendant la mousson du nord-est, il s'éloigne du rivage des îles les plus fréquentées pour ne pas tomber aux mains des Siamois, des Birmans et des Malais, qui viennent alors y chercher les objets qu'elles produisent. C'est une tribu inoffensive, et que la nécessité a rendue industrielle. Elle est composée, tout au plus, de 400 individus. Elle échange des nattes et d'autres produits pour des étoffes et quelques articles apportés de Merguy. Ces pauvres habitans paraissent avoir adopté la religion de Buddha, et en grande partie le costume birman. Ils connaissent à peine la valeur des monnaies, et sont souvent dupés dans leurs marchés par les Chinois et les autres individus qui traitent avec eux. Peut-être pensent-ils gagner beaucoup en échangeant des objets qui ne leur sont d'aucune utilité contre des provisions et des vêtemens, ce qui contribue sans doute à les maintenir dans leur sauvage indépendance.

On trouve quelquefois des perles d'une belle qualité, tant sur les côtes de ces îles, que sur celles de la péninsule, surtout à Maung-Magan et Merguy. Les Birmans ne plongent pas pour prendre les huîtres. On retire les perles de celles qu'on recueille sur les rochers, où que la marée abandonne sur la plage en se retirant : après les avoir lavées, on les laisse sécher et

pourrir. Toutes les perles recueillies sur la côte, dont la valeur excède cinquante tikals, sont réclamées comme la propriété du Mi-Woon et saisies si on les aperçoit en la possession du pêcheur. Aussi les cache-t-on avec soin pour les vendre sous main aux Chinois et aux Malais. Les perles trouvées jusqu'à ce jour, sont petites, d'une forme régulière et d'une belle eau; mais les Birmans préfèrent celles qui ont une teinte jaunâtre. Les nids d'oiseaux, recherchés comme un excellent mets, se trouvent dans les îles sur la côte de Tavai, et en général dans tout l'archipel. Ils sont excellents et à point dans tout le courant de janvier: on les ramasse pendant les six semaines qui précèdent et qui suivent ce mois. La quantité qu'on peut en recueillir pendant une saison est incertaine, attendu que des bateaux malais, siamois, chinois et autres, parcourent les côtes et en enlèvent une partie. La récolte dépend aussi de l'adresse de ceux qui la font, et qui savent détourner l'oiseau à propos et au moment où le nid est à peu près fini et l'obliger ainsi à en recommencer un autre. Leurs travaux ne sont pas sans danger, car ils sont obligés de grimper sur les rochers au moyen de cordes et d'échelles de rotin suspendues. Les grottes dans lesquelles ils pénètrent sont d'un accès difficile, et quelquefois formées de tant de labyrinthes, qu'il est facile de s'y perdre. Ces chercheurs de nids prennent beaucoup d'arèque et d'opium. On trouve, dans les mêmes îles, le limaçon de mer, et on le ramasse en même temps que les nids d'oiseaux. Elles fournissent aussi des écailles de Tortue, de l'ambre gris, du miel et de la cire, que les Chalmes portent en terre ferme, et échangent contre des aliments et des étoffes.

Le tical et la pice d'étain étaient les monnaies courantes de Tavai et de Merguy; mais le premier a été remplacé par la roupie. Le taux de la roupie et de la pice peut varier.

Les poids sont les mêmes que ceux dont on se sert dans tout l'empire Birman, et qui sont faits à Ava et distribués dans les provinces. Ils changent de forme à l'avènement d'un nouveau roi. Les poids actuels sont appelés teu-alle ou poids de lion, parce qu'ils représentent cet animal. Ceux du règne précédent s'appelaient hansa-alle, et avaient la forme d'une hansa (1) (une oie).

La mesure de longueur est le cubit, qui est de deux espèces: le tendaum, d'environ dix-huit pouces; et le saundaum, de vingt-deux. Le dernier est appelé cubit royal, et on s'en sert pour mesurer les terres de la Couronne.

Les habitans de Tennasserim, en y comprenant les trois provinces que nous avons décrites, passent pour être une race distincte. Mais long-temps asservis aux Siamois et aux Birmans, ils ont perdu toute espèce de caractère particulier; leur idiôme, leur costume et leur physionomie ne diffèrent en rien de ceux des Birmans. Ils sont très-doux et très-gais, peu industriels, exempts de préjugés, et mangent, boivent et fument avec les Européens, dont ils adoptent facilement les habitudes. Ils ont du goût pour la musique, la danse et le chant. Les guerres de Rama, représentées par des marionnettes, sont le sujet continuel de leurs divertissemens publics. Ils aiment avec passion l'opium, les liqueurs spiritueuses, et le jeu. Les femmes jouissent de beaucoup de liberté. Celles des classes inférieures s'occupent aux travaux du dehors, et acquièrent par là une force physique qui les met à même de résister à l'oppression maritale. Quoique leur conduite ne soit pas très-réservée, elles oublient rarement les lois de la décence; elles ont de la franchise et de la viva-

(1) La ressemblance de ce mot avec le latin *anser* est remarquable.

çité, qualités qui remplacent la délicatesse et la régularité de traits qui leur manquent. Les femmes et les enfans gagnent leur vie à battre le riz, ramasser du bois et filer.

Le prix de main-d'œuvre des hommes est élevé et peut monter à six roupies par mois. Beaucoup d'ouvrages, ceux entr'autres qui concernent les tisserands, sont exécutés par des esclaves débiteurs. Ce sont des personnes qui se vendent, et peuvent recouvrer leur liberté en rendant la somme qu'elles ont empruntée. Les lois de l'empire Birman ne reconnaissent pas d'autre espèce d'esclavage. Cette classe est nombreuse, et son sort, sous le gouvernement Birman, différerait de bien peu de chose d'une servitude absolue.

Les lois en vigueur à Tennasserim étaient celles de l'empire Birman, et la justice y était administrée par le Mi-Woon et ses officiers, notamment par deux chikays ou chefs de la police, qui, à cet effet, tenaient journellement audience au Youm ou tribunal. Le Mi-Woon, le Ye-Woon (député gouverneur), et l'Akou-Woon (percepteur des revenus), n'y assistaient que par intervalles, et donnaient audience dans leurs maisons. Ils avaient aussi des délégués qui siégeaient à leur place. On pouvait appeler de ces différens tribunaux au Mi-Woon, qui devait confirmer toutes les condamnations à de fortes peines. Les provinces et même les principales villes étaient divisées en districts, sous un chef appelé organo ou sougi, qui prononçait sur les différends, et dont on pouvait appeler au Youm ou cour principale. Ce chef maintenait le bon ordre, et percevait les revenus qu'il transmettait à l'Akou-Woon.

Martaban est la province la plus septentrionale de celles qu'on s'est proposé de garder. Elle est bornée au nord et au nord-est par la grande chaîne péninsulaire; au sud, par une petite

rivière appelée la Bala-Mein, qui la sépare de l'Ye; à l'est, par la continuation des chaînes de montagnes. Elle est séparée de la mer, au nord-ouest, par les provinces de Chatauny et de Thyam-Pago; mais à l'ouest, elle touche immédiatement à l'Océan, et forme, avec le prolongement de la côte de Chatauny, le golfe de Martaban. Elle a environ douze milles carrés de superficie.

La ville de Martaban est située au pied d'une petite chaîne de collines du même nom, branche des montagnes Jenkyeit, et sur la rive septentrionale de la rivière Martaban, à environ dix milles de son embouchure nord. Ces collines ne sont séparées de la mer que par une île fort étendue, appelée Ponlinug, qui partage la Martaban en deux branches. La ville se compose de deux longues rues : l'une se prolonge depuis le quai jusqu'à environ deux cents toises de la grande porte du nord, et l'autre, moitié moins longue, est parallèle à la première. Ces rues, pierreuses quand le temps est sec, sont pleines de boue quand il pleut; on les prendrait alors pour des canaux qui portent à la rivière les eaux des montagnes. Une palissade entoure la ville, une partie des collines voisines, et quelques marécages où le chacal et même le tigre viennent se mettre en embuscade.

Les maisons de Martaban sont construites avec les mêmes matériaux et sur le même plan que celles de Rangoon. Le seul bâtiment méritant quelque attention, est la grande pagode, qui a environ 150 pieds de haut. La muraille de l'est, en talus, incline vers la rivière qui en baigne le pied. Les bazars sont tenus dans les rues, et par des femmes seulement. Les vivres ne sont ni en abondance ni à bon compte. Le poisson est assez rare; il n'en est point ainsi de la volaille. Il y a quelques canards, quelques chèvres, mais pas de moutons. On trouve, dans la saison, les ignames, les patates et autres légumes que fournit le pays.

La population de la ville et des faubourgs est évaluée à environ 6,000 âmes. Celle de la province, y compris la tribu des Karians, ne peut être portée au-dessus de 50,000. Martaban a été parfaitement connue par nos anciens voyageurs. Barbessa et César Frédéric la citent comme une ville très-florissante et le centre du commerce de Pégu. Pinto qui assista à la prise de Martaban par le roi de *Brama*, prétend que 60,000 personnes y furent tuées.

Le climat de Martaban est doux et salubre. Les pluies commencent vers la fin de mai ou dans les premiers jours de juin, et durent, presque sans interruption, jusqu'en septembre. Elles ont tout-à-fait cessé en novembre, et alors commence la saison froide, pendant laquelle le thermomètre varie de 60 à 80°. Les trois mois de chaleur sont assez frais, comparativement à la température du continent indien pendant la même époque. Le thermomètre n'est jamais au-dessus de 90°, et après le coucher du soleil, il descend assez souvent jusqu'au 55°. Les vents de terre sont frais. Le sol est extrêmement fertile; les bords de la rivière se composent de terres d'alluvion, de deux à six pieds de profondeur, reposant sur un lit d'argile ou de gravier; celles qui entourent les collines sont plus légères, et conviennent à la culture du coton, de l'indigo et de la sésame.

La principale rivière, la Mautama ou Martaban, sort des montagnes de Laos. Après un cours très-rapide de trois cents lieues, elle traverse la province au milieu d'une des gorges de la chaîne péninsulaire, et se jette dans la mer, par deux embouchures, au-dessous de la ville.

Le pays produit beaucoup de riz; l'excédant de la consommation était porté à Ava et dans les parties supérieures de l'empire Birman. Les Jonques chinoises en exportaient aussi à Penang et ailleurs. Mais ce commerce, loin d'être favorisé, était

souvent prohibé par le gouvernement Birman. Le riz de Martaban est de bonne qualité, et se conserve dans son enveloppe pendant plusieurs années; mais il n'en est pas de même lorsqu'il est mondé. On se sert, pour le nétoyer, de procédés très-imparfaits, soit en employant un mortier de bois, comme dans l'Inde, soit en faisant usage de deux billots à rainures, comme à Tavai et à Merguy; soit enfin à l'aide d'un moyen particulier au Pégu. Ici on a deux grands paniers de forme conique, qui sont joints par leur sommet, l'inférieur entrant dans le supérieur. Il reste entre la jonction un intervalle par où passe le grain après qu'il a été dépouillé de son enveloppe par le mouvement de rotation qu'on imprime au panier supérieur.

La culture du riz a lieu sans arrosements artificiels; au mois d'avril, on fait entrer dans les champs un troupeau de bœufs qui les piétinent jusqu'à ce qu'ils en aient fait un marécage. On passe ensuite une mauvaise herse, et on jette le grain auquel on ne songe plus jusqu'à la récolte. On ne sait ce que c'est qu'une charrue. Les semailles se font en juin et la récolte en décembre. Le grain, après avoir été foulé par des bœufs, est mis en tas et exposé pendant quelques jours au soleil, et ensuite dans des paniers d'osier. Les cantons les plus fertiles sont ceux de l'île Poulyoun, entre la ville et la mer, ceux à l'ouest de la ville, auprès de la pagode Jenkyeit, et tout le pays qui s'étend auprès de Zea ou Ye.

Le coton est un autre article d'exportation de Martaban à Rangoon, Tavai et Merguy. Il est cultivé, dans les cantons supérieurs, spécialement par les Karians et les Péguans. On l'emploie dans le pays, à la confection d'étoffes grossières.

L'indigo, rarement cultivé à part, croît pêle-mêle avec le coton et les autres plantes. Les habitans s'en servent pour teindre les étoffes bleues dont ils s'habillent de préférence. Le poivre noir, d'une excellente qualité, est indigène; il est porté à Mar-

taban par les Karians seulement. La canne à sucre est assez rare. Le tabac est cultivé en petite quantité, et le chanvre croît abondamment dans quelques îles de la rivière. L'arèque est aussi très-abondant et ses noix sont exportées.

Les forêts de Martaban fournissent des articles aussi précieux que celles qui se trouvent plus au sud. Les Karians apportent au marché de l'ivoire, du cardamome, du miel et de la cire. On en retire du bois de sapan, et surtout du teak qu'on prétend inférieur à celui de Rangoon; mais il est à croire que ce n'est là qu'un préjugé sans fondement. Les forêts qui le produisent s'étendent sur une ligne au nord et à l'est, à quarante millés de Martaban.

On fait, sur cette côte, une grande quantité de sel qui a un prompt débit. Toutes les provinces supérieures d'Ava tirent des cantons maritimes cet article d'une si grande importance. Le poisson salé est un objet de première nécessité pour les Birmans. Les pêcheries de Martaban sont très-productives. La province, moins riche en produits minéraux que celles qui l'avoisinent, était jadis renommée pour l'abondance et la beauté de ses rubis; ils viennent tous du Laos. On trouve un peu d'or dans quelques rivières; mais c'est le seul métal qu'on ait rencontré jusqu'à présent.

Les produits de ses manufactures ne s'étendent guère, comme on peut le penser, au-delà de la consommation. On fabrique beaucoup d'étoffes de soie et de coton: il est peu de maisons qui n'aient leur métier à tisser. Ces étoffes sont de même qualité que celles de Tavai. Martaban fournissait jadis beaucoup de poterie de terre; mais il paraît que les ouvriers ont abandonné ce commerce depuis la guerre. On fait des cruches excellentes qui ont la propriété de tenir l'eau fraîche et de servir à la filtrer. Les jarres ne sont point poreuses. Barbosa les décrit avec beaucoup d'exactitude; ce sont, dit-il, de *grands vases de porcelaine fort*

beaux et enduits d'un vernis noir, très-estimés des Mores ou Mahométans de l'Inde, qui en expédient un grand nombre. Il ajoute que la laque et le benjoin sont exportés de Martaban. La frontière de Siam fournit encore de la laque, mais on n'y connaît plus le benjoin.

De nombreux bateaux de toutes les dimensions parcourent continuellement les différentes branches de la rivière. Ceux du port de quinze coyans se rendent à Merguy et à Rangoon.

Martaban fait un commerce plus étendu que les provinces méridionales et communique, non-seulement avec Siam comme ces provinces, mais encore avec le Birman, Laos, et même avec la Chine par Thaum-Pe. De ces deux derniers pays, on tire de la laque, des rubis, des médicamens, des épées, des couteaux, des étoffes, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, etc. On donne en retour du coton, du sel, des épiceries, du mercure, du borax, de l'assa-fœtida, de l'alun, et divers articles de l'Europe.

Voici quelques observations sur les mœurs et les usages de ce peuple.

Les Birmans de Martaban, les Péguans, et autres tribus, aiment la parure et le luxe. Leurs anneaux d'or sont souvent ornés de rubis ou de turquoises, mais la main-d'œuvre en est bien inférieure à celle des Joailliers de l'Hindoustan. Les femmes se contentent de porter quelques bagues, et il est à croire que la liberté dont elles jouissent, et la part qu'elles prennent aux travaux qui, de l'autre côté de la baie, sont exclusivement réservés aux hommes, les ont engagées à renoncer à l'embarrassant attirail des bracelets et des anneaux pendus au nez. Les maris ne gagnent pas beaucoup à cela, car la soie dont elles s'habillent est fort chère et ne dure pas long-temps.

Les couleurs foncées dominant dans le costume Birman.

Les ablutions ne sont point prescrites ici par des réglemens, mais simplement considérées comme une pratique de convenance. Il n'est pas rare cependant, de voir des Birmans ou des Péguans s'y conformer exactement, sans en faire un moyen de propreté. Plusieurs habitans de la province ont adopté l'habit Karian, qui est chaud et commode. Les Péguans ont pris le costume Birman, assez élégant chez les hommes, mais qui laisse la jambe des femmes entièrement découverte. La vraie coiffure Birmane est un mouchoir attaché sur le haut de la tête et entrelacé avec les cheveux. Les Coquettes du pays portent aussi de petits turbans, et elles ont raison de trouver qu'ils ajoutent à leurs appas. Pendant les pluies, les hommes ont d'énormes chapeaux à parasol, d'environ quatre pieds et demi de diamètre, et qui sont travaillés comme les paniers. Toutes les classes se servent de souliers ou de sabots. Les officiers d'un rang élevé portent des calottes en cuir, brodées et ressemblant beaucoup aux casques de nos pompiers. Les officiers subalternes ont aussi des calottes, mais recouvertes d'un vernis noir.

Les enfans montrent beaucoup de respect pour leurs parens. Lorsqu'un jeune homme entreprend un voyage, il se prosterne devant son père et sa mère, leur baise les pieds et leur demande pardon des fautes qu'il peut avoir commises, ainsi que leur bénédiction pour l'avenir. Ils lui donnent un baiser sur la joue, ce qui ne se fait point comme chez nous, mais par une forte aspiration du nez. Le même usage existe chez les Malais et les Siamois.

Le mariage, à Martaban, n'est guère qu'une spéculation. Les jeunes-gens des deux sexes n'ont pas toujours la liberté de se voir avant de s'unir. Quoiqu'on soit ici moins rigoureux sur cet article que dans les Indes, et qu'il s'y fasse quelques mariages d'amour, ce lien a presque toujours l'air d'un marché, et le

mari payant sa femme fort cher, est porté à la considérer comme une espèce de propriété. L'amant cherche d'abord à s'attirer l'affection de la jeune fille, et ensuite celle de ses parens auxquels il donne un grand repas mêlé de musique. Un des anciens de la ville ou du village unit ensemble la main des deux fiancés qui prennent chacun un peu de riz et le portent à la bouche l'un de l'autre; après en avoir mangé quelques grains, ils se jurent fidélité et promettent de se rendre heureux; l'ancien prononce une bénédiction, et la cérémonie est terminée. Les prêtres n'assistent pas à ce mariage, mais on leur envoie un présent. Le mari donne, selon ses moyens, de l'argent, des comestibles et des étoffes au père, à la mère, et aux parens de sa femme. Si dans la suite il desire la quitter, soit qu'elle y consente ou non, les enfans nés pendant le mariage sont remis à la femme, ainsi que les habits et les bijoux en or du mari. Lorsqu'une femme demande cette séparation contre le gré du mari, elle est obligée de lui payer le double de ce qu'il a donné lors du mariage.

Sept jours après la naissance d'un enfant, on lui rase la tête et on donne une fête; un vieil astrologue tire son horoscope et lui impose un nom. Tous les assistans donnent à l'enfant une pièce de monnaie, ou un objet de quelque valeur.

Les Martabanaïs brûlent ordinairement leurs morts, selon le rite Buddhiste. Les pauvres ne brûlent pas ceux qui sont morts subitement, mais ils les exposent aux chiens et aux animaux de proie. L'origine de cet usage n'est point connue, mais on peut croire qu'il est dû à la crainte des dépenses qu'entraîneraient la grande quantité de bois et d'huile nécessaires pour consumer un corps que la maladie n'a point exténué. La manière dont les corps des prêtres sont brûlés, est décrite par

le capitaine Symes et par le docteur Carey, dans l'*Asiatic Researches*. On les place sur une pile de bûches, dont quelques-unes sont de bois odoriférant; on y met le feu avec des fusées qu'on lance de quelque distance, et qui se fixent au bois par un poinçon de métal qui y est adapté à cet effet. Les dépenses des funérailles sont ordinairement supportées par l'ensemble des amis du défunt; les prêtres ne sont pas oubliés dans ces circonstances; on leur envoie des vivres et des habits. Les Martabanais aiment beaucoup la musique. Ils avaient des corps de musiciens dont quelques-uns existent encore, et qui étaient appelés à tous les mariages et à toutes les funérailles et ordinations de prêtres.

Les Birmans de Martaban jouent aux échecs, aux dés et à la balle; celle-ci est en osier et très légère. Les joueurs, rangés en cercle, se la renvoient de l'un à l'autre. Leurs nombreuses fêtes ont beaucoup de rapport avec celles des Indous, soit pour l'époque où elles arrivent, soit par la nature des divertissemens auxquels elles donnent lieu.

MÉLANGES.

DE LA NEIGE ROUGE DES RÉGIONS ARCTIQUES.

D'après le Mémoire de M. le Professeur AGARDH, de Lund, publié sous ce titre: UBER DEN IN DER POLAR-ZONE GEFUNDENEN ROTHEN SCHNEE.

LA pluie, imprégnée de matières hétérogènes, n'est pas un phénomène extrêmement rare. On désigne par le nom de *pluie de soufre*, celle que l'on a observée le plus souvent; et cepen-